

J.A. 1820 Montreux 1

TRIBUNE DE CAUX

Paraît tous les 15 jours
Rédaction, Administration: 9, Trabandan, 1006 Lausanne
Tél. (021) 23 54 82. Chèques postaux 10 - 25 366

Fr. 0.60 31 mars 1967 2^e année N° 7



Channer

L'étrange destin de Jomo Kenyatta

A partir de ce numéro Henry Pelham-Burn trace le portrait d'un des chefs prestigieux du nationalisme africain et fait le bilan d'une expérience originale amorcée au Kenya. En pages 6-7: Kenyatta a-t-il été l'inspirateur de la révolte mau-mau?

Ce que l'Asie attend de l'Europe, par Rajmohan Gandhi

Est-ce notre affaire, Mesdames?

Patte de velours et bâton de maréchal

QUI a dit que les femmes étaient dominatrices? N'est-ce pas une calomnie, une méconnaissance totale de notre rôle? Voudriez-vous donc que nous soyons de petites femmes mollusques, pâles, effacées? Et pour se rassurer sur sa bonne foi, on poursuit un petit monologue dans ce genre: «Après tout, il faut bien que quelqu'un prenne les décisions. Mon mari n'aime pas le faire et de toutes façons il n'a pas le temps. D'ailleurs, si j'ai une forte personnalité, ce n'est pas de ma faute, je suis faite comme ça. Je n'y puis rien si mon mari a toujours envie de me faire plaisir et si, avec les années, il parle de moins en moins (et moi de plus en plus). A chacun son caractère et ses goûts...» Parce que nous sommes si bien pensantes, si naturellement portées aux choses de l'âme, il s'établit insensiblement un règne qui, sans être officiellement reconnu, n'en est pas moins très réel. Se sentant un peu mécréants à nos côtés, les nôtres ne nous voient pas telles que nous sommes, et notre empreinte continuera longtemps de dicter leurs réactions et leurs opinions.

Il faut dire une chose à notre défense. C'est que nous ne sommes pas conscientes de notre domination, car elle s'allie souvent à une diplomatie innée et même à une douce sentimentalité.

Si une vraie honnêteté de notre part a bien des chances de nous guérir, il arrive plus souvent que le traitement de choc nous vienne d'un membre de la famille. Supposons que le mari, le frère, la sœur, un enfant réagisse et

L'abondance des matières nous oblige à reporter à notre prochain numéro le compte rendu de la conférence de M. Gérard Bauer, président de la Fédération horlogère suisse, sur « Idéologie et compétition dans l'industrie mondiale ».

secoue le joug, au risque d'avoir l'air d'un parfait ingrat et d'ouvrir une ère mouvementée. Nous pouvons nous fâcher, attraper la migraine, menacer de nous jeter dans le lac, révélant ainsi quelle place l'exercice du contrôle tenait en nous, mais nous pouvons aussi saisir la perche qui nous est tendue.

Je connais une jeune femme qui essayait tous les moyens pour mener son monde et le façonner à son idée. Elle m'avait annoncé que son premier enfant s'appellerait Caroline. Son mari n'en voulait point entendre parler et j'étais curieuse de voir ce qu'il adviendrait. Pleurs et cajoleries n'ont servi de rien: à l'état civil, c'est une Juliette que l'heureux père a déclarée. Figurez-vous que du jour au lendemain Madame a cessé ses manières. Je ne dis pas que les maris ont toujours raison d'agir sans le consentement de leurs femmes! Mais, dans le cas présent, l'acte d'autorité du mari a mis ce ménage sur une route harmonieuse, parce que sa femme a commencé à trouver une sécurité que son enfance gâtée ne lui avait jamais donnée.

Ces derniers jours, j'ai rencontré à Caux de jeunes Indiennes. Elles ne manquent ni de conviction, ni d'autorité. Certaines ont dû montrer une ferme opiniâtreté pour pouvoir consacrer leur vie au réarmement moral de leur pays, alors que leurs parents avaient pour elles d'autres vues selon les traditions de leurs milieux. Avec elles pourtant, vous n'avez pas l'impression d'avoir à faire à des bulldozers qui profitent de chaque occasion pour pousser leurs conceptions en avant, qui se servent de tout un chacun pour réaliser leurs plans désintéressés, ou qui savent exactement ce que vous devriez être et faire. Ce n'est pas une question de nature, mais la conséquence d'un choix. Elles ont choisi de se mettre au service de quelque chose de plus grand qu'elles-mêmes. Elles sont bien ainsi dans la ligne du Mahatma Gandhi lorsqu'il disait: «Le seul tyran que j'accepte ici-bas, c'est la petite voix silencieuse». Cette soumission à une autorité supérieure, alliée à un engagement envers le monde, n'est pas seulement à la portée de chacune, mais elle jouera dans l'histoire des années à venir un plus grand rôle que le nez de Cléopâtre en son temps.

Alors, à nos marques, partons! Et excusez-moi d'avoir abordé un sujet aussi désagréable par un soleil printanier — mais la prochaine fois, ce sera moins dangereux, je parlerai de la pluie et du beau temps...

JACQUELINE

La recette de la quinzaine

Crème Singapour

Crème renversée :

1/2 litre lait chaud
4 cuillerées à soupe sucre
3 œufs
1/2 c. à thé essence de vanille
1 pincée de sel

Garniture :

4 tranches d'ananas
1 c. à soupe jus d'ananas
3 c. à soupe confiture d'abricots
crème fouettée pour décorer

Pour caraméliser le moule :

8 c. à soupe sucre

CRÈME RENVERSÉE :

Battre les œufs, ajouter le sucre. Bien battre. Ajouter lait, sel, vanille. Caraméliser un moule à savarin (en forme de couronne). Y cuire le mélange au bain-marie, dans un four tiède (110°), environ une heure ou jusqu'à ce que la crème soit prise. Attention que la crème ne vienne jamais à ébullition, ce qui produirait des trous.

Laisser refroidir et démouler.

GARNITURE :

Passer la confiture d'abricots et le jus d'ananas par une passoire ou mélanger au turmix. Ajouter les tranches d'ananas coupées en morceaux. Verser dans le centre du plat et décorer avec la crème fouettée.

Avez-vous besoin d'une

Porte de garage?

Dans ce cas, adressez-vous en toute confiance aux spécialistes

DONAX

qui vous proposeront la meilleure solution à votre problème.

Plus de 8000 portes en service

MAX DONNER & C^{ie} SA

Constructions métalliques

2000 NEUCHÂTEL

Tél. (038) 5 25 06

Le spécialiste du vêtement féminin

La maison du
tricot SA

Lingerie
Confection
Jersey

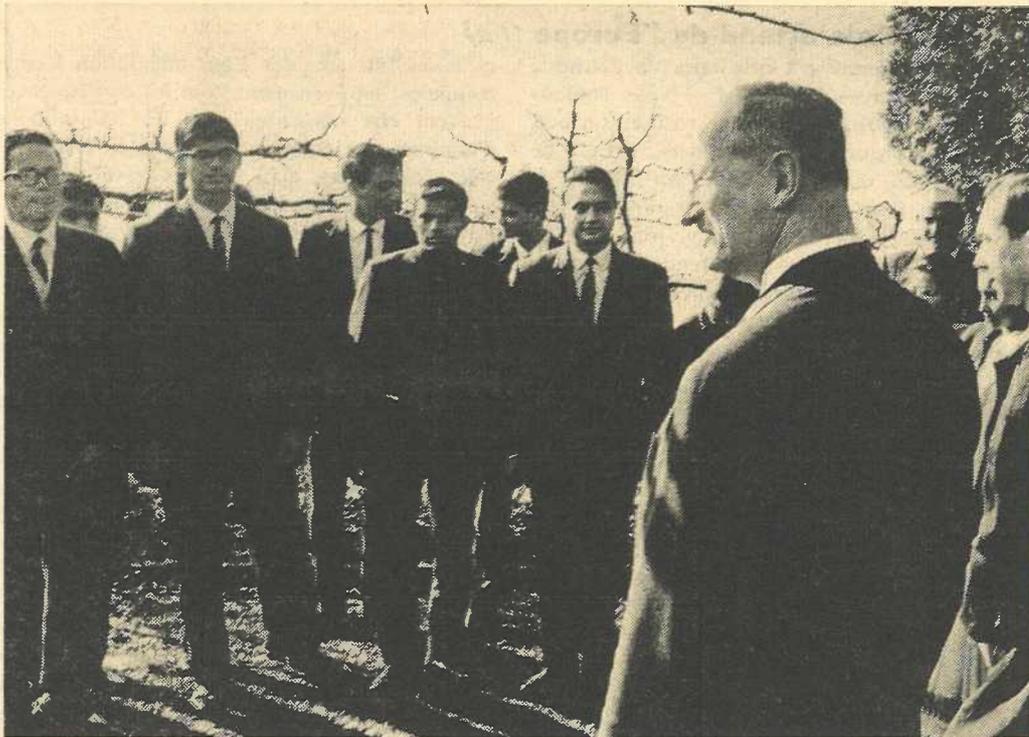
Lausanne, Genève, Neuchâtel, Zurich, Bâle, La Chaux-de-Fonds, Fribourg

« India Arise » en Suisse

Pendant dix jours, la troupe de *India Arise* a présenté à la Suisse l'image de son pays et surtout de son combat. Des salles souvent comblées l'ont accueillie et applaudie avec une chaleur évidente. Qu'il s'agisse des jeunes Jurassiens à Porrentruy, du monde officiel et diplomatique à Berne ou du public international à Genève, partout, le dialogue s'est établi facilement.

Outre les représentations, il y a eu de nombreuses occasions de se rencontrer et de se connaître. Dans chaque ville, la troupe a logé chez l'habitant, nouant des contacts qui vont se prolonger dans l'avenir. Il y a eu des réceptions officielles par des gouvernements cantonaux, des municipalités, des rencontres avec des parlementaires fédéraux à Berne, des visites aux institutions internationales à Genève.

La visite d'un tel groupe ne manque pas d'agir comme un « révélateur ». Une réelle générosité s'est manifestée, qui s'est traduite, en plus de l'hospitalité, dans les dons en argent pour l'action de Gandhi en Inde et en particulier pour la construction du centre de Panchgani. Signalons à ce propos le geste du gouvernement d'Obwald qui lui a remis une contribution officielle. Les Waldstaetten vont-ils une fois de plus montrer la voie à la Confédération ? Ailleurs, le chef d'un exécutif cantonal a tenu à faire un geste à titre per-



Maillefer

M. Paul Chaudet, ancien président de la Confédération, a reçu dans sa propriété de Chexbres les Indiens. Il leur a dit notamment : « Nous devons contribuer à améliorer non seulement les conditions matérielles mais le statut moral de l'humanité. »

sonnel, et des centaines de gens ont fait de même, convaincus que l'action d'un Gandhi constitue, en fin de compte, la meilleure forme d'aide dont l'Inde a besoin.

Gandhi et ses collègues ont été soumis en Suisse à un « feu roulant » de questions... et de conseils.

Rien n'est plus facile que de dire : « Il n'y a qu'à » et l'on sait que les Suisses s'y entendent à mer-

veille ! Avec infiniment de grâce et de patience, Gandhi s'est efforcé de répondre aux questions de ses interlocuteurs, d'élargir leur vision, de les aider à dépasser des idées toutes faites.

On trouvera dans ces pages l'essentiel des thèmes qu'il a traités, soit dans sa conférence à Caux, soit dans les allocutions prononcées pendant la tournée suisse.

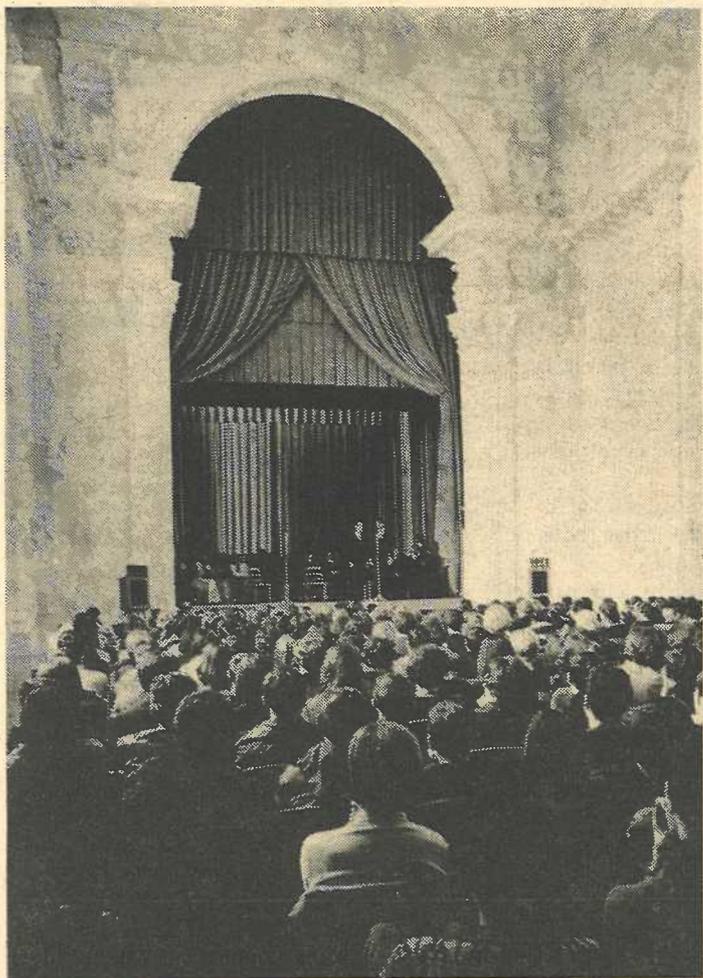
Rajmohan Gandhi : Ce que l'Asie attend de l'Europe

C'EST en présence d'un nombreux public que Rajmohan Gandhi a parlé à Caux de « ce que l'Asie attend de l'Europe ».

Il devait le faire en homme qui ressent profondément les souffrances et les larmes qui sont les caractéristiques non seulement de l'Inde, mais du Pakistan, de l'Indonésie et du Vietnam. « N'était-il pas douloureux, a-t-il dit, d'entendre à nouveau ce matin, à la radio, le chiffre des pertes en vies humaines dans les deux Vietnams la semaine dernière ? » Haines, divisions entre nations ou à l'intérieur de celles-ci, voilà qui requiert d'urgentes solutions. En fait, constate Gandhi, l'Asiatique est devenu presque indifférent devant les problèmes de son continent, alors que l'Européen qui débarque en Asie souffre de ce qu'il y voit et voudrait faire quelque chose pour y remédier. « L'Asie a besoin plus que jamais de l'Europe, dit-il. Je voudrais voir un million d'Européens se rendre en Asie dans les années à venir, prêts à y passer plusieurs années de leur vie pour nous transmettre leur savoir. Et plus encore, pour y apporter les qualités de cœur et de caractère, et l'esprit de service dont nous avons tellement besoin. »

Comment va-t-on venir à bout des problèmes de l'Asie ? Pour Gandhi, il y a une priorité : ses habitants doivent apprendre à s'aimer les uns les autres et, ce qui n'est pas moins important, à aimer Dieu. Ce dont nous avons le plus besoin d'Europe, c'est de l'esprit du Christ — esprit d'amour, de pardon, de désintéressement, de sacrifice. Car en Orient, nous sommes si cruels les uns envers les autres. C'est pourquoi, continue Gandhi, une Europe qui perd le sens du respect de la volonté de Dieu et met de côté la notion du bien et du mal — comme elle a tendance à le faire — s'engage sur une voie qui ne vaut guère mieux que l'hypocrisie de la société orientale. »

(Suite page suivante)



Channer

PORRENTUAY : Dans la magnifique aula de l'ancienne Eglise des Jésuites récemment restaurée, 400 élèves de l'Ecole cantonale ont écouté les Indiens avec un intérêt soutenu et après la réunion se sont pressés autour d'eux pour les « bombardier » de questions.

Ce que l'Asie attend de l'Europe (fin)

De même, Gandhi n'a que faire de l'attitude occidentale consistant à dire : « Nous voulons suivre les impulsions de notre nature; surtout, pas de répression de nos instincts... » Cela ne peut conduire qu'à la tyrannie. Au nom de la liberté, on finit par tout décider pour les autres : combien de temps ils vivront, quelles pilules prendre ou ne pas prendre. Contrôle inquiétant... Ce n'est certainement pas ce que l'Asie attend de l'Europe.

Abordant les problèmes économiques et plus particulièrement ceux du développement, Gandhi a insisté sur le besoin urgent de former des hommes de caractère, pour les surmonter. « Des hommes sans honnêteté, sans esprit d'équipe, sans sens du travail — et du travail dur — ne parviendront jamais à développer l'Asie. Je vous le dis avec toute la conviction dont je suis capable : à moins que vous ne nous apportiez l'esprit du Réarmement moral, nous vous rendrons pauvres avant que vous n'ayez pu nous rendre riches. »

Gandhi a montré ce que signifie la présence dans la troupe qui l'accompagne d'hommes qui appartiennent à toutes les castes, y compris

celle des Intouchables. Leur intégration à cette troupe est un événement dont les conséquences peuvent être immenses pour les 100 millions d'hommes que compte cette caste en Inde.

« Je crois, certes, qu'il y a des trésors dans le cœur et la pensée de l'Asie, qui peuvent ennoblir le monde. Je suis fier d'être Asiatique et Indien. Mais ces trésors sont profondément enfouis sous des couches d'orgueil, de peurs et de haines. Il faudra la persistance et la passion de vrais révolutionnaires pour les remettre en valeur. »

Gandhi a rendu hommage aux hommes et aux femmes d'Occident qui ont donné le meilleur d'eux-mêmes à l'Asie. Il a évoqué en particulier la personnalité de Frank Buchman et rappelé à ce propos les paroles de son grand-père, le Mahatma, qui disait : « Le Réarmement moral est la meilleure chose qui soit venue d'Occident en Orient. »

Il a conclu en invitant son auditoire à affronter la situation présente « sur pied de guerre ». Rien ne se fait à bon marché, a-t-il souligné. Rien ne se produira avec une compassion mesurée ou un amour limité.

Ce que la presse a dit de « India Arise »

La presse suisse a consacré de nombreux articles à la tournée de *India Arise* ainsi qu'à la personne de Rajmohan Gandhi.

Freie Innere Schweiz, quotidien socialiste de Suisse centrale, écrit après la représentation au Kunsthaus de Lucerne : « Plus qu'un appel, c'est un signal d'alarme qui vise à déclencher une révolution dans le monde. »

Dans le Jura-Nord, *Le Pays* (catholique) avait publié une page entière et *Le Démocrate* (libéral) une demi-page conviant la population à assister aux manifestations. Le lendemain, *Le Démocrate* écrivait : « Le passage de cette troupe aura laissé l'impression que la jeunesse indienne peut modifier la condition des générations futures grâce à la foi qui l'anime. »

A Genève, la *Tribune* a consacré trois colonnes et des photos à la réception de la troupe par les autorités, mettant en relief les propos échangés par M. Chavanne, président du Conseil d'Etat et M. Gandhi. Quant au spectacle, *Le Courrier* le décrivait comme « dynamique et poignant. »

Ajoutons enfin que la télévision romande a filmé pour *Carrefour* deux scènes de la pièce. *Mme H. Nicod-Robert*, rédactrice de « *Femmes suisses* », a consacré un long article aux problèmes de l'Inde et du monde et à la façon dont Gandhi veut les résoudre. Nous en extrayons les paragraphes suivants :

Nous savons que l'Inde a faim, nous connaissons les problèmes politiques, économiques, sociaux dans lesquels elle se débat. Nous donnons de l'argent — peu — pour lui venir en aide et, ceci fait, la conscience tranquille, nous pensons pouvoir libérer nos esprits de ce problème désagréable de gens qui ont faim, alors que nous vivons dans l'abondance.

Une troupe de jeunes Indiens vient nous sortir de notre béate satisfaction. Que nous disent-ils ? Que ce que nous faisons pour leur pays, pour d'autres aussi, n'est pas suffisant, aussi bien à l'échelon du monde qu'à l'échelon de l'individu.

Après avoir décrit le travail entrepris en Inde par M. Rajmohan Gandhi pour y former les

cadres dont le pays a besoin, *Mme Nicod* continue :

Cette action paraîtra probablement utopique à certains. A notre avis, elle est tout aussi valable et permet d'aussi vastes espoirs que l'immense effort de coopération intellectuelle entrepris par l'Unesco. Il est significatif que ces deux actions parallèles soient entreprises à notre époque. On commence à se rendre compte qu'un jour viendra où la société devra agir comme une communauté unique dans la sauvegarde de la paix, de l'indépendance, de la liberté, dans la nécessité d'utiliser rationnellement toutes les ressources naturelles, tous les progrès de la science et de la technique. Nous irons plus loin : l'action de l'Unesco ne pourra être positive que si elle est soutenue par une action morale.

Il est aussi significatif que ce soit justement un pays en voie de développement qui envoie une délégation à l'Europe pour lui faire comprendre que la prospérité matérielle n'est pas tout. Ces Indiens disent : « Notre pays est la proie de la corruption, de la violence, de la haine, il est profondément divisé; nous voulons faire quelque chose pour que cela change. »

Aucun Suisse, pensons-nous, n'oserait affirmer qu'il n'en est pas de même chez nous. Quant à vouloir faire quelque chose...

... Nous envions presque aux Indiens leur pays où il reste tant à faire qu'il est encore capable de susciter de vraies vocations, nous leur envions de pouvoir s'écrier avec enthousiasme : « Les besoins de mon pays sont plus importants que mon avenir. »

En Suisse, tout va matériellement tellement bien que nous croyons que le reste ne compte guère. Nous nous désintéressons même de la politique, alors que la prospérité qui nous est chère lui est étroitement liée. A plus forte raison d'une révolution morale !...

Quand nous aurons compris que l'avenir des nations est dans la coopération de toutes et dans un honnête effort commun, nous aurons fait un grand pas.

Extraits d'allocutions prononcées en Suisse par M. Gandhi

J'espère qu'un bon nombre d'entre vous irez en Inde, et d'autres au Vietnam ou en Indonésie. Ces nations ont besoin de vous. Nous ne pourrions pas changer les conditions de ces régions sans votre aide. Nous n'avons pas la discipline, le savoir, la foi qu'a l'Europe. C'est pourquoi nous avons besoin de vous.

(Ecole cantonale de Porrentruy)

C'est une perte de temps coûteuse d'avoir une vision superficielle des problèmes. La cause de la misère, de la pauvreté et de l'injustice réside dans l'égoïsme de l'homme à l'égard de ses semblables. Voilà la maladie dont nous attendons de vous le remède.

(Berne)

Dans le pays d'où nous venons, le vrai problème est moral. A moins de créer un nouveau type d'homme, nous ne parviendrons pas à résoudre nos problèmes économiques. Nous demandons l'aide de l'Europe pour multiplier ce nouveau type d'homme.

En outre, même si nous avions à la tête de notre pays les hommes les plus intelligents du monde, ceux-ci ne pourraient surmonter nos problèmes, qui sont surhumains. Il nous faut l'aide de Dieu.

(Hôtel de Ville de Genève)

Dans *India Arise*, un enfant chante : « Y aura-t-il du riz demain, papa ? » Cette question se pose chaque jour dans des millions de foyers de mon pays. Ailleurs, quelqu'un chante : « Combien de temps faudra-t-il pour construire mille cités ? » En effet, si nous voulons donner un logement décent à ces millions de gens de mon pays, il faudra construire mille cités...

Le monde a besoin de la Suisse. Le monde vous est reconnaissant. Comme Indien, je suis plein de gratitude pour ce que vous faites pour mon pays. Mais il faut maintenant toucher une note plus profonde et aller plus loin sur la voie d'une révolution. Car un fait est certain : à moins de s'attaquer à la nature humaine, on ne construira jamais une société nouvelle.

(Théâtre de la Cour Saint-Pierre, Genève)

Paroles énergiques de Paul VI

Le jour du Vendredi-Saint, le pape Paul VI a participé, avec une foule immense, à un chemin de croix au Colisée. Puis, prenant la parole, Sa Sainteté a célébré la douleur et l'amour qu'exprime le drame de la passion.

Soulignant la place « essentielle » que la passion du Christ occupe dans l'Evangile, Paul VI a relevé, comme il l'avait fait quelques jours plus tôt, la tendance de certains à vouloir fermer dans l'Evangile les pages qui relatent la fin tragique de Jésus-Christ. « Cela, a-t-il dit, pour avoir un Evangile plus serein, plus facile, plus accommodant, plus conforme à notre très fort instinct et à notre très habile disposition à enlever de la vie la douleur, et tout d'abord la douleur volontaire, c'est-à-dire le sacrifice. Mais que serait l'Evangile sans la croix, sans le sacrifice de Jésus ? s'est écrié le pape. Ce serait un Evangile, un christianisme sans rédemption, sans salut. »

(AFP.)

L'Inde après la défaite du parti du Congrès

Le bouleversement politique qu'a subi l'Inde avec la défaite du parti du Congrès aux dernières élections mérite qu'on s'y arrête à nouveau.

Le président, le secrétaire et le trésorier du Congrès ont été battus et avec eux neuf ministres du gouvernement central et quatre chefs de gouvernements provinciaux. Le parti a perdu 75 sièges, chiffre qui va bien au-delà des pronostics les plus pessimistes établis avant les élections. Sur les 18 Etats qui constituent l'Union indienne, 5 se sont choisis des gouvernements qui sont en opposition au parti du Congrès, lequel contrôle toujours néanmoins le gouvernement central de la Nouvelle-Delhi. C'est dire que les tendances autonomistes joueront ces prochaines années un rôle important. Le parti qui s'est emparé de l'Etat de Madras, par exemple, s'était constitué il y a quelques années sur la base d'une séparation complète et de l'indépendance; fort heureusement, le nouveau chef du gouvernement est revenu en arrière et n'en fera rien. Mais il est hors de doute que ceux qui avaient espéré imposer le hindi comme langue nationale aux Tamils du Sud de l'Inde n'ont plus aucune chance de réussir; l'unité entre ces deux parties du pays devra se faire sur une base plus large et plus profonde que celle d'une langue commune. On a surtout parlé du Kerala, Etat grand comme la Suisse, mais dont la population de 18 millions d'hommes est la plus instruite et la plus christianisée de l'Inde. Le nouveau « premier », M. Namboodiripad, est communiste (tendance Pékin). Sous son égide, un

groupement de cinq partis différents s'est constitué en un « United Front » dans le but de battre le parti du Congrès. Ce dernier, on s'en souvient, avait reconquis le pouvoir il y a quelques années, grâce à un sursaut d'énergie et à l'union des forces démocratiques, emportant ainsi la majorité sur les communistes. Ayant repris les rênes du gouvernement, les ministres appartenant au parti du Congrès commirent une faute politique après l'autre et la corruption se développa d'une façon alarmante. A cela vint s'ajouter la crise alimentaire, la population accusant le gouvernement de mollesse vis-à-vis de la Nouvelle-Delhi pour n'avoir pas su obtenir une meilleure répartition du riz et de l'aide alimentaire venus de l'étranger. Tout ceci amena les électeurs du Kerala à voter massivement pour le United Front de M. Namboodiripad et à lui donner 113 sièges sur 133. Même si le Congrès a récolté le 30% des voix, il n'est parvenu à faire élire que 9 députés; il n'est plus qu'un petit parti d'opposition sans importance. Toute la question est de savoir si l'unanimité qui a caractérisé l'action du United Front contre le Congrès pourra subsister une fois qu'il sera au pouvoir, ou si les dissensions entre communistes de droite et de gauche, musulmans et hindous, paralyseront toute action positive en faveur des masses qui, elles, ne désirent qu'une chose: une administration propre, efficace et forte. « Pour y parvenir, écrit M. R. Gandhi dans *Himmat*, il ne suffit pas de changer d'étiquette politique, il faut des dirigeants dont la vie et les actions soient inspirées par une

Alimentation - Droguerie

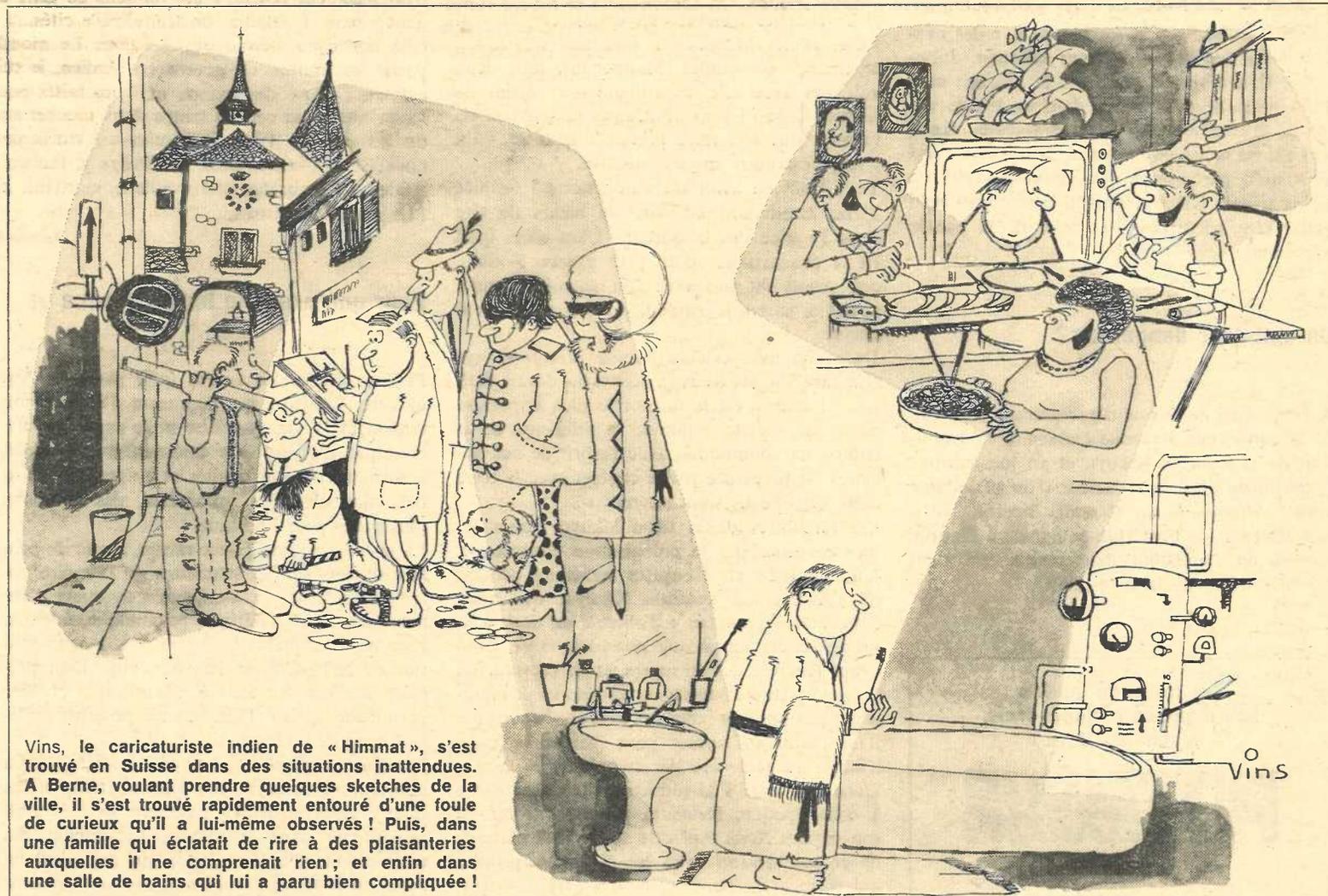


Montreux

passion révolutionnaire de service et de désintéressement.»

Il y a quelques années, les hommes politiques du Kerala qui avaient reconquis le pouvoir sur les communistes l'avaient fait au nom des principes du Réarmement moral; une fois installés dans leurs fauteuils ministériels, la plupart d'entre eux se sont empressés de les oublier. Pourrions-nous suggérer que les vainqueurs d'aujourd'hui se souviennent de cette leçon et ne commettent pas les mêmes erreurs qui ont mené leurs adversaires à la ruine? Dans tout le pays, les électeurs ont aidé le Congrès à se débarrasser d'hommes dont on ne voulait plus. Il s'agit maintenant de procéder, selon le mot de M. S.K. Patil, ancien ministre (non réélu), « à un nettoyage général de la cave au grenier ». Mais, souligne encore *Himmat*, il faut surtout des idées nouvelles, allant au-delà des questions de langues, de religions, de factions et de partis, pour entreprendre la construction de villes nouvelles, le développement massif de l'agriculture et les tâches urgentes requises pour l'instruction, la santé et la mise au travail d'un peuple de 500 millions d'êtres humains.

P. E. D.



Vins, le caricaturiste indien de « *Himmat* », s'est trouvé en Suisse dans des situations inattendues. A Berne, voulant prendre quelques sketches de la ville, il s'est trouvé rapidement entouré d'une foule de curieux qu'il a lui-même observés! Puis, dans une famille qui éclatait de rire à des plaisanteries auxquelles il ne comprenait rien; et enfin dans une salle de bains qui lui a paru bien compliquée!

L'étrange destin de Jomo Kenyatta

par Henry Pelham-Burn

S'IL est vrai que certains hommes sont façonnés et armés par le destin pour faire face au défi de l'époque dans laquelle ils vivent, alors sûrement Jomo Kenyatta est de ceux-là.

Il a vu les Anglais occuper son pays et il les a vus partir. Sa vie a constitué un pont entre deux pôles : Blancs et Noirs, Europe et Afrique, pont qui n'a été franchi que dans la deuxième moitié du vingtième siècle.

Jomo Kenyatta ne se souvient pas de sa mère, qui l'a mis au monde près de Nairobi. Né dans une modeste famille Kikuyu, il dut se débrouiller seul dans sa jeunesse. De son vrai nom, Kamau wa Muigai, il fut appelé par des missionnaires écossais d'un nom chrétien, Johnstone. Il leur devait d'ailleurs la vie, car sans leurs soins il serait mort, dans sa tendre enfance, d'une maladie cérébro-spinale. Aussi suivit-il les cours de l'école de la mission. C'est ainsi qu'il participa à deux mondes, celui de la vie tribale Kikuyu, dont il devint plus tard l'interprète scientifique, et celui de la pensée occidentale.

Un agitateur dangereux ?

A peine sorti de sa première enfance, l'éclosion de la conscience africaine l'amena à l'Association de la jeunesse Kikuyu et au journalisme. Il devint en effet le rédacteur d'un périodique appelé *Muigvoithania* (Unité). Bientôt, l'officier directeur de Fort Hall le signala à Nairobi comme un « agitateur dangereux », qui avait pris le chemin de la révolution.

Les fruits de qualité
Les légumes toujours frais
s'achètent chez

**PITTELOU
CLARENS**

Tél. 61 41 41 / 42 / 43

I. - DU MODESTE VILLAGE KIKUYU AUX PRISONS DE SA MAJESTÉ

L'ami de toujours de Kenyatta, Mbiyu Koinange, actuellement ministre d'Etat dans le Cabinet du président, dessine ainsi son portrait à cette époque : « Il portait un grand chapeau feutre de cow-boy, une jaquette kaki à manches courtes, avec quatre poches, toutes à pattelettes, une culotte d'équitation et une paire de souliers légers bruns. Il portait aussi une large ceinture ornée de perles de verre avec une grande boucle de cuivre. » Ainsi accoutré, Kenyatta traversait Nairobi chaque jour après son travail en direction de la réserve africaine, monté sur une puissante motocyclette. C'est sa ceinture qui l'avait fait surnommer « Kenyatta » (qui veut dire ceinture en swahili). Harry Thuku, l'un des protagonistes du mouvement nationaliste du Kenya, disait que si Kenyatta ne s'était pas voué à la politique, il se serait fait un nom au théâtre. Plus tard, à Londres, il choisit comme prénom Jomo, qui lui semblait mieux en rapport avec ses aspirations nationalistes que celui de Johnstone.

« La terre notre mère »

Il se chargea d'élever son demi-frère, et seul frère, James Muigai, de onze ans son cadet, et finança ses études. Maintenant, tous deux cultivent avec zèle les « shambas » voisins de Gatundu, où ils sont nés. James se souvient de l'amour que son frère portait à la terre. « La terre, c'est notre mère », disait-il.

Tout jeune, il avait travaillé pour un fermier blanc, conduisant la paire de bœufs de tête dans l'équipe des laboureurs. C'est alors qu'il fit la connaissance d'un petit garçon Zoulou, qui venait du sud avec son patron, et qu'il apprit à parler le zoulou, dont il se souvient encore.

Dans son livre célèbre *Facing Mount Kenya* (En face du Mt-Kenya), Kenyatta devait écrire : « La terre est le facteur le plus important de la vie sociale, politique et religieuse de la tribu... La communion avec l'esprit de nos ancêtres est perpétuée par le contact avec la terre dans laquelle ils sont enterrés. »

Les territoires de la tribu kikuyu furent les plus marqués par la colonisation européenne. L'année 1928 vit Kenyatta secrétaire général de l'Association centrale Kikuyu, qui avait entre autres pour but « d'obtenir un droit à la propriété des terres que possédait notre tribu avant l'arrivée des étrangers, et de prévenir de nouveaux empiètements sur la réserve des indigènes par des non-indigènes ». L'année suivante il se rendit à Londres pour plaider la cause Kikuyu au Ministère des colonies.

Dans une lettre à la rédaction du *Times* parue à cette époque, Kenyatta évoque l'avenir de son pays. « Nous espérons abolir tout manque de compréhension entre les différents peuples qui forment la population de l'Afrique orien-

tales, écrivait-il, de façon à pouvoir avancer tous ensemble, comme de loyaux sujets de Sa Majesté britannique, sur la route de la prospérité de l'Empire... La répression des vues des indigènes, sur des sujets d'un intérêt aussi vital pour mes concitoyens, ne peut être considérée que comme une politique à courte vue, fermant la soupape de sûreté de la liberté d'expression, ce qui provoquera inévitablement une dangereuse explosion, que tout homme sensé désire éviter. »

Avant la fin de 1930, Kenyatta retourna en Europe ; il devait y rester seize ans. Il parcourut la Belgique, la Hollande, la Suisse, l'Italie, la France, la Pologne, l'Estonie, la Bulgarie, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Allemagne et enfin la Russie. A Moscou, il fréquenta l'Ecole Lénine où étudiaient Mao Tsé-toung et d'autres révolutionnaires connus. De retour à Londres, il s'affilia au parti communiste britannique et prit un diplôme de « post-graduate » en anthropologie sociale à l'Université de Londres. Pendant quelques mois, il partagea son appartement avec le chanteur noir Paul Robeson et apparut même brièvement dans le film *Sanders of the River*.

La Deuxième Guerre mondiale empêcha Kenyatta de rentrer chez lui, à la grande joie du gouvernement colonial du Kenya, où il faisait déjà figure de héros parmi ses concitoyens. Il passa les années de guerre en Angleterre à enseigner dans des camps militaires ; il travailla même un certain temps dans une ferme du Sussex. En 1944, il épousa en troisième noce Edna Clarke. Leur fils Pierre a fait ses études à Cambridge et travaille aujourd'hui à l'Université du Sussex.

Pour une prompte indépendance

Pendant toutes les années qu'il passa en Angleterre, Kenyatta eut l'occasion d'étudier non seulement la vie populaire et le caractère britannique, mais aussi le communisme. Il apprit à surmonter les difficultés et à apercevoir, au-delà des obstacles immédiats, des solutions plus vastes pour l'Afrique.

La guerre, pensait-il avec raison, aurait de profonds effets sur les structures de l'Empire colonial. En 1945, en compagnie de chefs d'autres colonies de l'Afrique britannique, tels que Kwame Nkrumah, il contribua à la constitution de la Fédération Pan-Africaine. Leur premier congrès eut lieu à Manchester et leur permit de lancer l'idée d'une prompte indépendance de l'Afrique.

Pendant ce temps, au Kenya, l'intérêt pour la politique se ravivait. Les soldats africains des *King's African Rifles* parlèrent de ce qu'ils avaient vu dans le monde, notamment des mouvements d'indépendance qui naissaient en Asie. En 1946, on persuada Kenyatta de revenir

au Kenya pour mener le pays à l'indépendance. Il revint donc, non sans appréhensions, car il ne connaissait plus les jeunes du Kenya. Pourtant, pour eux, il était déjà une figure légendaire. Bientôt, des foules de trente et quarante mille personnes se pressèrent pour l'entendre. James Gichuru (l'actuel ministre des finances) abandonna en sa faveur la présidence de l'Union Africaine (KANU). C'était une association mieux organisée nationalement que l'Association centrale Kikuyu, qui avait été interdite pendant la guerre. Ses responsables représentaient de nombreuses tribus.

Un étudiant de dix-huit ans, maintenant député, résume ainsi ses impressions d'une réunion politique tenue par Kenyatta dans la vallée du Rift, peu après son retour :

Un effet magnétique

« Il tenait négligemment à la main une canne sculptée et portait sa grande jaquette de cuir brun. Il commença par nous saluer tous, en parlant spécialement à chaque classe d'âge. Sa voix et sa personnalité produisaient un effet immédiat et magnétique, si bien que même les plus petits enfants restaient tranquilles et se taisaient tandis que Kenyatta parlait, que ce soit de son activité en Angleterre ou de l'avenir du pays. Il mêlait admirablement le swahili et le kikuyu, et ceux qui le regardaient avec scepticisme découvrirent qu'il savait plus de phrases de l'ancien kikuyu tribal qu'ils n'en avaient jamais entendu eux-mêmes.

» Les Européens ne doivent pas quitter le pays, déclara-t-il, mais il est temps qu'ils se conduisent chez nous comme des invités. Car ils sont venus comme des étrangers, nous nous en sommes accommodés, mais maintenant ils prétendent que notre pays leur appartient !

» Sous un gouvernement africain, les Européens n'auront rien à craindre, de même que moi, Kenyatta, je n'ai rien eu à craindre en Europe d'un gouvernement européen.

» Pendant la dernière guerre, nous avons envoyé nos fils combattre en Allemagne. Les officiers blancs qui les commandaient ont reçu en récompense des fermes sur lesquelles ils peuvent s'établir sur nos terres. Mais les soldats africains, eux, ont eu en partage les tribunaux pour gens de couleur, le chômage et le « kipande » (carte d'identité que tout Africain doit porter sur lui). Il n'y avait pas de tribunaux pour nous éviter de mourir à la guerre pour la Grande-Bretagne ! »

A la rencontre du Réarmement moral

Kenyatta commença à enseigner à ses concitoyens l'amour de leur pays... Tard dans la nuit, dans les restaurants, dans les cars, chez eux, les gens de la vallée du Rift parlaient de leur nouveau chef arrivé de Londres et de l'esprit nouveau qu'il apportait.

A la même époque, avec Dedan Mungo — qui fut le premier détenu africain lors de la révolte des Mau-Mau — Kenyatta s'occupa de l'organisation des écoles kikuyu indépendantes et devint directeur du Collège pédagogique construit à Githunguri près de chez lui. C'est là

qu'il invita, au début de 1952, des hommes du Réarmement moral à venir présenter leurs idées. Ce qu'ils dirent lui plut et éveilla beaucoup d'échos dans sa propre pensée. « Quand vous montrez du doigt votre voisin, il y a trois doigts qui se retournent vers vous », avaient dit ces hommes. Kenyatta s'en souvient encore aujourd'hui et il aime à rappeler cette pensée à ses visiteurs, avec un rire étouffé mais contagieux.

Fut-il l'inspirateur du Mau-Mau ?

Pour Kenyatta, les années qui suivirent ne furent pas faciles. Le Mau-Mau, société secrète aux rites sauvages et au programme terroriste, se développait. L'attitude des Européens se durcissait. Le KANU était divisé. Sa vie était menacée par les extrémistes Mau-Mau qu'il se refusait à approuver ; d'autre part, le gouvernement colonial, dont il combattait inlassablement la politique, menaçait de le mettre en prison. A lire ses discours parus dans l'*East African Standard*, on constate qu'il attaqua sans cesse les détournements commis par des autorités africaines, les principes immoraux et la malhonnêteté parmi les commerçants africains. Il encourageait la culture du thé et du café, les méthodes de conservation des terres et tous les moyens de développer l'agriculture. Le mouvement Mau-Mau fut la cause de l'emprisonnement de Jomo Kenyatta. Les policiers, en application de la loi d'exception, se présentèrent chez lui à l'aube du 22 octobre 1952 pour l'arrêter ; ils le trouvèrent tout habillé. Accusé, avec cinq autres chefs du KANU, d'être membre du Mau-Mau, société illégale, et de la diriger, il fut transféré à Kapenguria, dans un endroit retiré du Kenya, pour y être jugé. Un avocat anglais, D.N. Pritt, assisté de juristes de l'Inde, du Nigeria et des Antilles, vint pour le défendre. Des journalistes vinrent du monde entier pour assister au procès. Le 8 avril 1953, le magistrat rendait son jugement et déclara les accusés coupables. Ceux-ci furent condamnés à sept ans de prison. Ce juge ouvrait ainsi, involontairement sans doute, la voie aux meurtres, aux crimes et à une guerre civile sans merci. Car Kenyatta était le seul homme, si l'on considère son passé, qui aurait pu conjurer la tragédie — s'il avait eu la possibilité d'agir. Après le jugement, il déclara : « Nous attendons le jour où la paix s'établira chez nous, et l'on connaîtra la vérité, à savoir que nous, chefs africains, nous avons tenu pour la paix... Nous travaillons pour les droits du peuple africain afin que les Africains trouvent leur juste place parmi les nations. »

HENRY PELHAM-BURN

(A suivre)



Quincaillerie

Outillage

Articles de ménage

E. MIAUTON

Montreux tél. 62 41 71



Pourquoi

800 000 familles suisses accueillent-elles aimablement cet homme lorsqu'il se présente à leur porte ? Pour une raison très simple, on peut faire confiance au conseiller JUST, car

depuis 35 ans

JUST vous apporte la qualité à domicile

et vous pouvez essayer nos produits chez vous. Votre conseiller JUST est un collaborateur choisi possédant une formation approfondie. Il est toujours correct, aimable, prêt à rendre service. Ses conseils sont appréciés de chacun. Il vous renseignera de façon très complète sur les soins de la peau et du corps comme sur l'entretien du ménage. Il mérite donc aussi votre confiance.

**L'homme au coup de chapeau poli
Annonce de JUST le bon produit !**

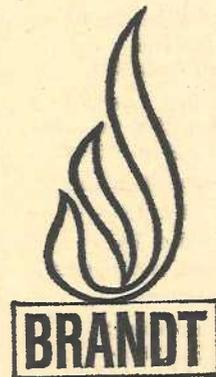


Fabrique de produits pour le ménage et les soins corporels
9428 Walzenhausen Tél. (071) 44 16 65

FERRONNERIE

SERRURERIE

**CONSTRUCTION
METALLIQUE**



BULLE
tél. (029) 2 77 30

**DEVIS PROJETS
sans engagement**

Les écrivains d'Europe orientale aux prises avec la nature humaine

Vienne, mars 1967

SOUS tous les régimes de l'histoire, les écrivains ont trouvé moyen d'exprimer les désirs les plus profonds de leurs peuples, même s'ils devaient le faire parfois sous une forme peu orthodoxe. Cela est vrai de la Russie soviétique comme des pays de l'Europe orientale. Cependant, dans ces pays, au cours de ces derniers mois, on a vu paraître de plus en plus fréquemment des romans, des pièces de théâtre et des essais dont les auteurs expriment un désir profond et irréversible d'une reconstruction de leur société.

La dernière œuvre qui nous vient de Tchécoslovaquie est le roman intitulé *La joie du pouvoir*, d'un auteur communiste, Ladislav Mnacko. Même avant sa publication, ce roman a connu une histoire mouvementée. Des extraits en ont paru à Prague, dans une revue littéraire. Les réactions ont été si violentes que le dirigeant culturel du parti communiste tchèque, Jiri Hendrych, a retiré l'autorisation de publier cette œuvre. Mais aussitôt après, Hendrych était transporté à l'hôpital, victime d'une crise cardiaque. Entre-temps, l'agence littéraire officielle avait déjà autorisé une maison autrichienne à publier l'ouvrage. Il parut donc pour finir à Vienne. Sans doute de nombreux exemplaires ont-ils pénétré en Tchécoslovaquie.

L'action de ce roman est très simple : c'est l'histoire d'un « partisan » désintéressé et héroïque qui devient un chef d'Etat opportuniste et corrompu. Le livre raconte comment, après son arrivée au pouvoir, le héros se débarrasse de ses anciens amis, qui finissent pour la plupart en prison. « La révolution prend des formes plus « arrondies », écrit l'auteur, et c'est exactement ce qui se passe avec certains révolutionnaires ! » Le héros se débarrasse aussi de sa femme, une communiste engagée, et la remplace par une secrétaire aux cheveux blonds. Pour finir, le chef de la police, un homme sans scrupules, trahit le chef de l'Etat, qui meurt privé de puissance et d'amis.

Tout visiteur de la Tchécoslovaquie comprend facilement pourquoi ce livre y a eu un effet si explosif. Certaines descriptions de Mnacko correspondent à une réalité trop actuelle. Le président de la République, M. Antonin Novotny, semble redouter que beaucoup de lec-

teurs ne reconnaissent en lui le prototype soit du héros soit du chef de la police. Quant à Hendrych, remis de sa maladie, il semble cependant décidé à protéger la vie et la liberté de Mnacko. Dans un article de l'organe officiel du Parti, il écrit : « Nous sommes reconnaissant à nos artistes d'enfoncer profondément leur sonde dans notre société et dans le caractère de notre peuple ».

Mnacko décrit les aspects négatifs de la société communiste contemporaine. C'est le cas aussi de son collègue hongrois, Tibor Dery, qui a donné son appui à la révolte de 1956, ce qui lui valut huit années de prison. Dans les derniers dix-huit mois de sa réclusion, il a écrit chaque matin dès 5 heures jusqu'à l'extinction des feux. Il a terminé son livre la veille du jour où une amnistie inattendue l'a rendu à la liberté. On comprendra que la peinture qu'il nous brosse du monde et de la société soit très pessimiste. Dery avait combattu toute sa vie pour établir une société communiste dans son pays, et il a fini par être envoyé en prison, condamné par ses propres camarades révolutionnaires, comme l'a été son ami, l'écrivain Julius Hay, qui est l'auteur des pièces de théâtre les plus originales de ces dernières années. Dans son roman, *M. G. A. à X.*, Dery décrit l'arrivée d'un certain G. A. dans une ville inconnue qu'il nomme « X ». Celui qui le reçoit lui déclare : « Il n'est pas dans la vie d'un citoyen de moment plus dangereux que celui où il voit ses rêves se réaliser. » La peinture de la ville de « X », avec sa vie illogique et cruelle, est faite de main de maître.

Deux œuvres du théâtre soviétique

Deux pièces venues d'Union soviétique vont un peu plus loin qu'une critique purement négative, même si la solution qu'elles proposent n'est pas nettement positive. Le drame d'Alexandre Arbuzov, *La promesse*, qui connaît un grand succès au théâtre *Fortune* à Londres, est une histoire très simple. Au milieu de la dernière guerre, trois jeunes gens — deux garçons et une jeune fille — ont fait vœu de se donner entièrement à la révolution. Vingt ans plus tard, deux d'entre eux ont connu le succès et sont devenus des « bourgeois ». Ils ont dit adieu à leurs rêves de jeunesse. Mais soudain le troisième reparaît et leur rappelle leur promesse d'antan.

La pièce de Jewgenij Schwarz, *Le Dragon*, qui se joue au *Volks theater* à Vienne, va encore plus loin. Ecrite pendant la guerre, elle a été jouée à Leningrad en 1943. Pour des raisons évidentes, elle a été interdite alors, et l'on peut être surpris qu'elle se donne aujourd'hui à Berlin-Est.

Le Dragon raconte l'histoire d'une ville dominée par un dictateur — le dragon — qui exige chaque année le sacrifice d'une jeune fille. Un jeune héros, du nom de Lancelot, survient et délivre la ville, mais aussitôt après sa défaite, celui qui en avait été le maire se déclare lui-même dictateur et établit une dictature-dragon encore plus redoutable. Finalement, au retour de Lancelot, la population se rend compte qu'il dépend d'elle, de sa vie, de sa foi et de sa conviction de libérer le pays de l'oppression ;

elle s'unit pour expulser le dictateur. Schwarz se sert de toutes sortes de figures allégoriques — entre autres un chat et un âne — pour exprimer ses idées. Entre les lignes on peut lire un appel passionné à tous les êtres humains pour qu'ils comprennent que la dictature ne doit pas être reprochée aux seuls dictateurs, mais qu'elle a ses racines dans le cœur humain lui-même.

En Pologne et en Yougoslavie, les écrivains et les penseurs se sont exprimés avec plus de liberté et de clarté qu'ailleurs. L'historien polonais Adam Schaff — membre du Comité central du parti communiste — écrit en termes tout à fait clairs que l'expression marxiste « aliénation » vaut aujourd'hui aussi bien pour les pays communistes que pour les pays capitalistes.

Mais l'une des déclarations les plus audacieuses vient du plus grand des écrivains croates, Miroslav Krleža, un marxiste de soixante-cinq ans, qui a été président de l'Union des écrivains de Yougoslavie. Au cours d'une interview à une revue de son pays, Krleža déclare : « Les hommes ne changent pas dans leur structure physique ou morale sous l'effet des changements de structures dans les relations sociales... Les menteurs continuent à mentir sous un régime socialiste, les gredins continuent à tricher, les brigands à tuer, les amants de la vérité à mourir pour leurs idéaux, et les hommes de caractère faible continuent à succomber aux natures fortes. » Puis il aborde la question fondamentale que tous les écrivains de l'Est aiment à traiter sous une forme ou sous une autre, celle de la nature et de l'avenir de l'homme. Il écrit : « Comment l'homme peut-il se libérer de ses instincts primitifs sauvages, telle est la question poétique et morale actuelle la plus difficile à résoudre. »

Le seul fait d'oser poser cette question ouvertement en public est déjà une partie de la réponse.

Pierre SPERRI

La « Tribune de Caux » a un an !

Il y a en effet exactement un an que paraissait le premier numéro de ce journal. A la « une » la photo d'un parachutiste qui se lançait résumait nos sentiments d'alors. Nous n'avions pour tout financement que notre conviction profonde que ce journal était nécessaire. Une année plus tard, la *Tribune de Caux* est lue non seulement en Suisse, mais dans les cinq continents. On en parle dans les fermes vaudoises, les chantiers navals de Saint-Nazaire, au State Department, à l'agence Tass, au Vatican, au Palais fédéral et dans les couloirs du Palais des Nations à Genève. Plus de 9000 francs ont été versés dans notre « fonds de soutien » par des amis que nous remercions très sincèrement, de même que tous nos annonceurs, sans lesquels ce journal n'aurait pas pu vivre et ne pourra pas se développer comme il se doit.

Nos objectifs sont suffisamment élevés pour que nous soyons pleinement conscients de tout le chemin qui reste à parcourir. Nos vœux : contribuer à la pénétration dans tous les milieux d'une idée dont le monde a toujours plus besoin, et établir avec nos lecteurs un dialogue de plus en plus fructueux.

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours

Publié par Editions

Théâtre et Films de Caux S. A.

Rédaction, administration, publicité :
9, chemin du Trabandan, 1006 Lausanne
Tél (021) 23 54 82. CCP 10 - 25366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—

Autres pays Fr. 18.—

**France : 20 F., à verser par mandat
de versement international**

Abonnements de soutien :
Fr. 30.— et Fr. 100.—

Rédacteurs responsables :

Daniel Mottu

Paul-Emile Dentan

Imprimerie Corbaz S. A., Montreux